

BENJAMIN PÉRET
Trois préfaces à des expositions

Exposition Jindrich Styrsky

L'œil droit aboutit à l'œil gauche qui ferme le circuit. Entre eux s'inscrit la peinture de Jindrich Styrsky, étincelle permanente surgissant entre deux fils qui tentent de se joindre. En vain chercherait-on dans les dessins présentés aujourd'hui autre chose que la forme de cette étincelle et le monde qu'elle illumine, le sien, où les brumes de la mort rôdent autour d'amas d'yeux, cairns qu'il a édifiés pour exciter notre imagination vagabonde. Rien chez Styrsky n'est mais tout peut devenir car son œuvre se situe au point où naît le vent qui va gonfler les voiles ou décoiffer les maisons en même temps qu'il crée, ici, de prochaines inondations ou, là, des récoltes abondantes.

Chaque tableau, chaque dessin de Styrsky jette les feux de la seconde intense chargée au paroxysme d'une masse de secondes obscures. Il n'entretient aucune idylle avec le monde extérieur mais le viole à la face du soleil, obéissant au désir impérieux qui jaillit du fond de son être. Si d'autres transcrivent à leur insu les premières réussites d'âges révolus, lui nous restitue le bouillonnement primordial de l'espèce qui va créer les mythes. C'est un cactus aux fleurs écarlates jailli d'une coulée de lave froide, une statue isolée que le simoun a exhumée du désert et qui témoigne d'une époque à révéler.

On chercherait vainement dans l'œuvre de Styrsky, que la mort emporta en 1942, une seule concession au goût du jour ou à la pression du milieu. Révolutionnaire, il a rejeté la tyrannie des faux révolutionnaires acharnés à parer leur obscurantisme d'oripeaux qui leur semblent nouveaux, parce que, chercheur, il s'oppose à toute contrainte imposée au nom d'intérêts prétendus supérieurs. Ce pressant besoin de libération l'a fait passer en trombe à travers le cubisme et l'abstractivisme pour se reconnaître surréaliste. L'occupation de la Tchécoslovaquie par Hitler et la guerre ne l'ont pas fait dévier de sa route confondue avec celle de la révolution. Toute recherche désintéressée sert en effet toujours la cause de l'émancipation totale de l'homme, à l'inverse des recherches techniques trop souvent orientées vers la satisfaction des nécessités des maîtres et, par suite, opposées, au moins dans leurs résultats actuels, à la libération de l'homme qu'on prétend maintenir dans un éternel esclavage.

À l'aube, le voyageur qui sort de la grande forêt obscure et muette découvre sous ses pas une agate éclatée. Il la regarde et murmure : «Une éclipse de soleil !»

Galerie Nina Dausset, Paris, 1948.



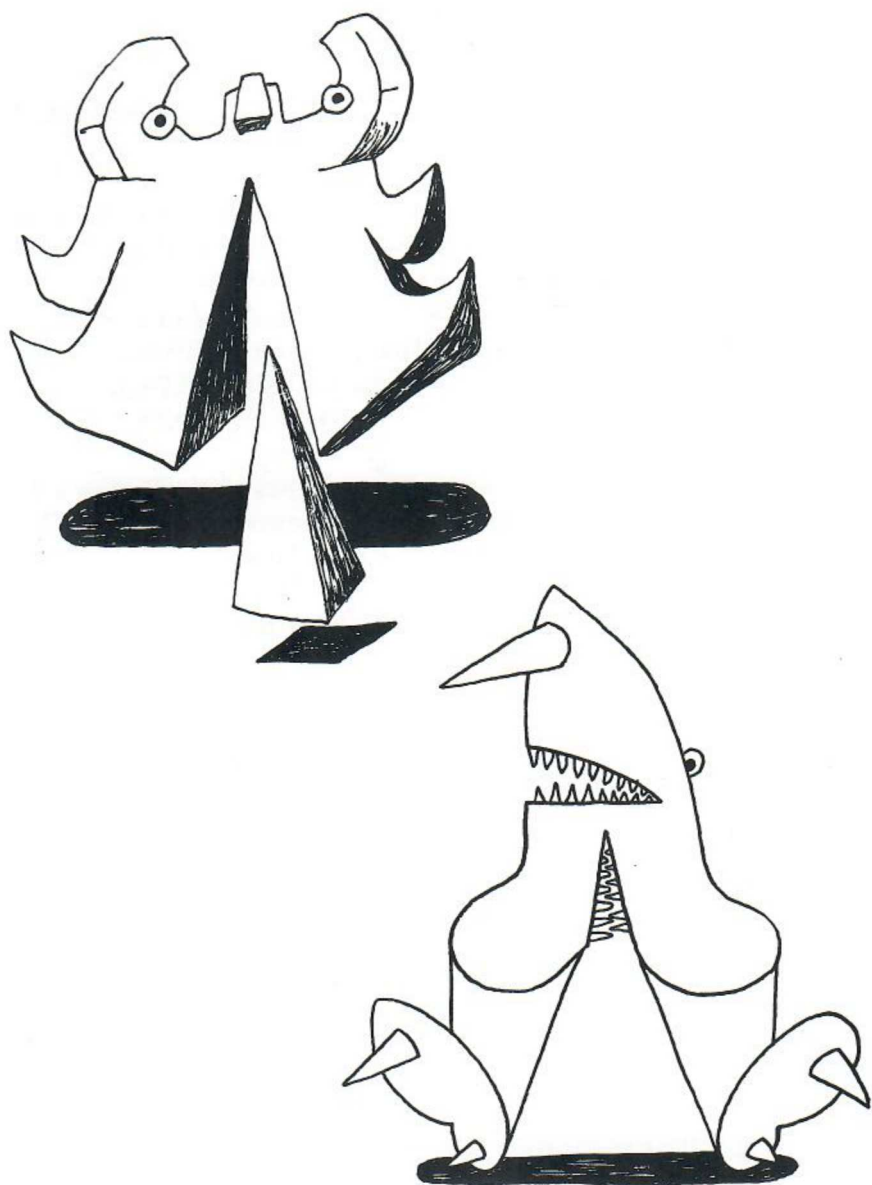
Jindřich Styrsky
L'Annonciation. 1941.

Bouillon d'onze heures

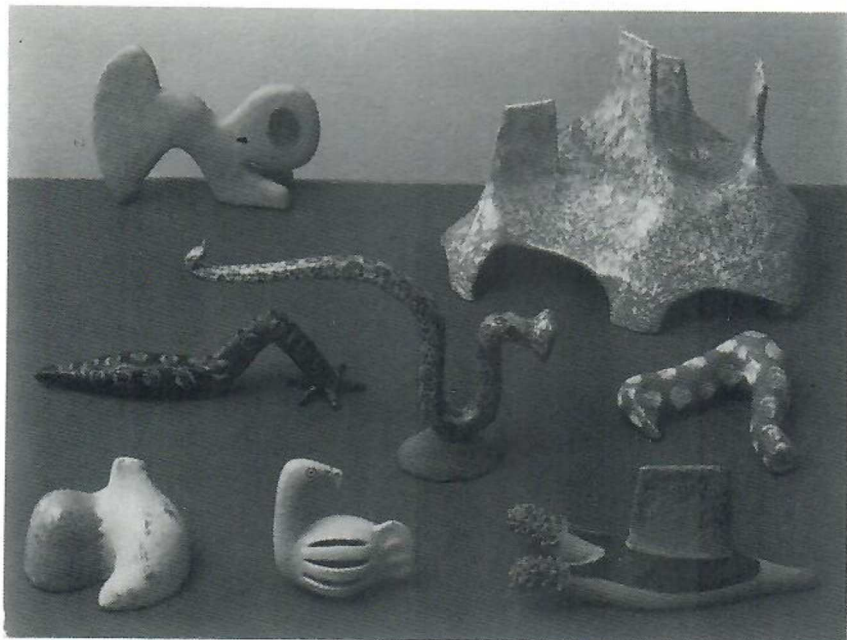
Il est midi au cri de la pie qui bafouille en demandant son chemin. Il est minuit au saut du lièvre qui confond lune et poireau. «Minute, assiette ? dit-il; je ne suis pas prêt, laisse-moi nouer ma cravate afin que j'aie l'air d'un monsieur décoré.» Assis, midi ! Debout, minuit ! Voici le jeu de cartes, brouillez tout. Surtout, qu'on n'ait peur de rien, pas même de rencontrer au détour d'une minute à face plate comme un cerveau de ministre, un ludion Benayoun, évadé de son flacon, qui siffle une chanson à boire une vallée dans le fond d'un verre ! Petits Benayouns, en avant... marche ! Sauvez la patrie qui trafique à la sauvette ! «La patrie, elle est mitée comme le fond de mon pantalon» dit le premier Benayoun qui me lance, de ses deux grains de café, un regard fixe de poteau-frontière, juste au moment où ses moustaches s'envolent et s'assoient au ciel, croissant de lune bien calé entre deux étoiles qui sont des nombrils de Benayouns femelles louchant sur leur sein unique. En outre, il parle ce sein, et tire la langue comme un enfant appliqué. Oh ! Il ne dit pas grand-chose le sein de la petite Benayoun, il se contente de murmurer des «pied... cheveu... nez...» et il éternue avec une maestria de grand prix du Conservatoire. Du coup, tous les Benayouns s'aplatissent sur le sol où ils restent collés comme sur du papier tue-mouches, et les voilà qui s'accrochant de l'oreille aux arêtes du voisin, qui écrasant de son derrière prismatique un œil frémissant comme une avoine. Tout cela pour se redresser et prendre une posture digne devant leur maître. Peine perdue : en voilà un qui roule lentement sur la toupie de sa tête, un autre en demi-crabe recule furieux vers un troisième qui sautille sur une seule main tandis qu'un quatrième offre la coupe de sa tête à l'eau du ciel qui justement est du lait caillé. Allons, Benayoun, un peu d'ordre dans votre ménagerie ! La panthère noire à ressorts tricote des chaussettes pour protéger les moustaches du tigre du Bengale qui écrit ses mémoires. Rien à faire avec ces gens-là ! Ça ne reste pas un instant tranquille, ça bavarde sans cesse comme un bocal à cornichons, ça paresse du matin au soir, ça ne vote pas et ça fait pipi partout. Allons, Benayoun, il est grand temps de fixer ça sur le papier comme une herbe folle qui pépie jusqu'à en mourir.

14 juin 1951

26 dessins de Robert Benayoun,
Au Lycanthrope, Paris, 1952.



Robert Benayoun
Dessins présentés à l'exposition du Lycanthrope, Paris, 1952,
préface de B. Péret, *Bouillon d'onze heures*



Meret Oppenheim
Sieben Urtierchen und Gehäuse. 1962

Exposition Meret Oppenheim

Sous les résédas, voici ce qu'on découvre : un violent et minuscule courant d'air qui fait valser le pollen de la fleur et serait à peine capable de battre une omelette d'œufs de fourmis. Il s'emploie jour et nuit à des métamorphoses à son échelle, car rien n'est encore figé.

Au centre, Meret règle la vitesse et la force du tourbillon. Rien ne s'oppose encore à ce qu'un chat flasque émette des sons de trombone.

Ce tourbillon d'ailleurs a vite pris des proportions qui révèlent son but jusque-là secret. Il veut que la fleur applaudisse et que l'araignée sanglote. Aucun dragon ne l'empêchera d'extraire le nègre du cigare car son refrain l'a dénoncé. Une vie nouvelle aussi éphémère qu'un siècle était latente. Il a suffi d'une brise de printemps, jet de parfum sur des épaules de soie, pour qu'elle éclore et je ne doute pas qu'une poule d'or ne ponde des œufs d'émeraude, qui donneront le jour à des astres incandescents décrivant leur ellipse au pas espagnol.

Meret possède aussi le secret, mais le sait-elle, de soulever la nuit pour que le jour nouveau luisse. Avec elle on est pour toujours fixé à l'instant, entre tous émouvant, où les fantômes s'étant enfuis en grognant au ras du sol et au ras des eaux pour se terrer de l'autre côté de l'horizon, où ils ne montrent plus qu'une tête tremblante, le nénuphar ose enfin ouvrir une corolle, qu'ils auraient pu polluer à leur passage si la terreur ne l'avait pas contractée. Le soleil se devine avançant avec la prudence d'un fauve pourtant sûr de son pouvoir. Une moustache d'or gazeux bondit que le premier oiseau encore invisible salue.

Cet oiseau c'est Meret.

À l'étoile scellée, Paris, 1956.

Un inédit autographe

Demain il fera jour ou vert bouteille
les asperges qui s'ennuient dans les encriers
et les nez grecs qui vagabondent dans les lampes électriques
demandent l'aumône dans les boîtes à papillons
qui rient dans les couloirs
dans les lettres tristes dans les «postes restantes»
les télégrammes qui n'arrivent jamais
et les macchabées qui font le merlan frit
à la porte des ministères
Et mon amitié en passant, mais
ça n'a l'air de rien.

Benjamin Péret

2 mai 1932

Cet envoi autographe à Valentine (Hugo) est porté sur l'exemplaire n° 3 sur Japon impérial de l'ouvrage 1929, qui juxtaposait les poèmes érotiques de Benjamin Péret à ceux d'Aragon, avec quatre photographies de Man Ray. Premier semestre par B. Péret, deuxième semestre par L. Aragon. S.l.n.e., s.d. (1929). Plaquette in-4, 285 x 220, brochée. Couverture papier Ingres gris, premier plat imprimé. Le même exemplaire porte l'envoi autographe d'Aragon :

Si vous lisez ce livre avec votre connaissance
au bord d'un sablier, à l'ombre d'une hirondelle,
oh ! ne dites pas que le ciel est de fer et l'ennemi de rubans,
le petit Jésus en aurait la colique !

Joseph de Maistre

(pour la rime)

Pour la raison, à Paul Éluard

Louis Aragon